

Homélie du dimanche 12 juillet 2020
15^{ème} dimanche du temps ordinaire

Chers amis, ces dimanches du temps ordinaire nous offrent plusieurs paraboles. Pourquoi Jésus parle-t-il en paraboles ? Ses auditeurs lui posent aujourd'hui la question. Beaucoup de choses pourraient être dites. On notera par exemple que, comme un bon pédagogue – et les enseignants parmi nous le savent bien - pour expliquer une chose, il faut souvent la faire deviner. Jésus s'adresse à des hommes et des femmes qui cherchent à comprendre. Et pour s'approcher du mystère, il faut prendre des images, se laisser porter par des récits comme par exemple, celui du Fils prodigue. La parabole établit une proportion entre la lettre du récit et ce qu'il veut signifier. Il y faut une oreille attentive et bienveillante : « à vous il a été donné de comprendre le mystère du royaume des cieux ».

Jésus est un grand pédagogue. Les pères de l'Église l'ont souvent nommé le « Pédagogos ». C'est-à-dire l'enseignant par excellence, qui s'adapte à son auditoire, qui les prend comme ils sont, qui les fait cheminer en s'adressant à leur cœur et leur intelligence. Si Jésus s'était rendu présent dans un quartier comme... celui de la Défense, il aurait peut-être pris d'autres analogies, d'autres paraboles, sans doute moins poétiques d'ailleurs... Mais là – et on peut s'en réjouir - il vit chez un peuple familier de la nature, sensible aux messages de la Création et qui vit au gré des saisons. Voilà qui nous convient bien pendant cet été, et à fortiori peut-être en Mayenne !

Les images que Jésus emploie sont douces, apaisantes, franciscaines avant l'heure... Elles pourraient à tort nous apparaître naïves. Elles ne le sont que pour des esprits qui ont perdu pieds avec le réel...

La Création a beaucoup à nous enseigner. Parmi les conseils de lecture de cet été, je vous conseille un livre d'un auteur qui s'appelle Gauthier Chapelle, qui a écrit un livre sur ce qu'on appelle le biomimétisme : « le vivant comme modèle ». Je ne suis pas suffisamment savant de ce courant pour savoir comment l'évaluer ; en tout cas, ce livre est intéressant et n'est pas sans lien avec le regard chrétien sur la Création. Il nous dit qu'en réalité l'homme serait bien inspiré de s'édifier par imitation de la nature. Par exemple, il observe que quand une espèce est en danger, il y a comme un principe de solidarité qui fait que d'autres espèces vont venir au chevet de cette espèce en danger. Dieu en créant les choses, nous a offert, avant le livre de la Révélation, un livre « à ciel ouvert » : « En regardant les choses visibles vous devinerez les choses invisibles » (Cf. Rm 1,20).

Je voudrais rapprocher cette première clé de lecture : une nature qu'il faut imiter, d'une autre source d'inspiration du moment, issue de la mémoire que nous fêtons hier : celle de Saint Benoît. Ces deux clés de lecture nous aident à comprendre l'évangile du jour.

1. Il arrive que la parole de Dieu « tombe à côté du chemin ». Jésus, nous dit que la parole ne porte alors pas de fruits parce qu'on ne l'écoute pas. On ne l'écoute pas et on ne la comprend pas. Peut-être qu'une première écoute de la nature se confond ici avec un premier charisme des moines. Elle laisse le temps d'une sagesse. Hier, dans la première lecture de la mémoire de Saint Benoît, le livre des proverbes nous disait : « Que ton cœur s'incline vers ta raison ». On peut comprendre par là que notre affectivité, nos émotions, nos sentiments ont sans cesse besoin d'être tamisés, relues, purifiées par une forme de sagesse qui suppose du recul, de la réflexion. C'est le temps de la méditation, du « recul » que nous prenons dans la vie. Un « recul » qui se fait grâce à l'Esprit-Saint, qui n'est pas passion ou instinct, mais sagesse, profondeur, intériorité. Le temps de la sagesse est un temps *raisonnable*. Il n'y a pas de liberté sans sagesse, sans « mettre son cœur à l'écoute de la raison ». La raison en grec, se dit « logos » et dans Saint Jean, le Logos se traduit par « le Verbe ». Mettre son cœur à l'écoute de la raison, c'est à la fois une sagesse humaine, une écologie de l'esprit. C'est aussi une sagesse chrétienne, c'est « l'écoute du Christ ». Les deux vont de pairs.

2. Il arrive aussi que la Parole « tombe sur le sol pierreux » et Jésus dit lui-même. Là non plus cela ne porte pas de fruit, car il s'agit de « ceux qui n'ont pas de racines et qui sont – l'expression est suggestive – 'les hommes d'un moment' ». Nous vivons sous une forme de tyrannie ambiante : la tyrannie de ce qu'on appelle parfois le « temps court », de l'instant présent, de l'immédiateté, de cette logique de vie où il faut que le succès arrive tout de suite.

Nous qui sommes livrés à l'activisme, au succès, à l'efficacité de l'action, nous n'avons souvent plus le temps de penser avant d'agir. La vie monastique, comme la nature, nous laisse le temps d'un enracinement.

Avez-vous vu il y a quelques années ce film-documentaire au sujet de la vie des chartreux intitulé « Le grand silence » des Chartreux ? 2h45 d'un documentaire sur les Chartreux sans aucune parole ! Les moines prennent le temps ! Quand vous allez dans un monastère, on apprend un autre rapport au temps sans doute aux antipodes de notre monde actuel ! Le Chrétien prend son temps parce qu'il regarde les choses « sous l'angle de l'éternité »... Et dans l'éternité, on aura le temps...

3. Troisième objection que Jésus nous livre et que là-aussi l'imitation de la nature et celle des moines peut illustrer : Jésus dit : « parfois la parole tombe au milieu des ronces et les séductions du monde et l'attrait de la richesse prennent le dessus et on n'arrive pas à la faire fructifier cette parole ».

C'est ici tout notre rapport au monde qui est en jeu. Ce rapport au monde qui dans la bouche de Jésus est tantôt positif (« je suis venu pour sauver le monde ») tantôt prévenant (« Je vous ai retirés du monde »). Aujourd'hui, c'est un mot tout simple « monde », mais il faudrait, comme beaucoup de mots, lui redonner du sens et le purifier. La tentation du « monde » actuel est un monde sans distinction, d'un monde sans frontières : sans frontières politiques (ce qui relève de l'utopie et dont on voit aujourd'hui, en définitive, tous les dangers et avatars potentiels) mais également – et c'est plus grave tout en étant lié - sans « frontières anthropologiques » : sans distinction entre l'homme et la femme, entre l'adulte et l'enfant, entre cultures et enracinements différents. Une forme d'égalité d'identité qui formate une humanité indifférenciée. Cette utopie d'un monde uniforme, sans séparation est souvent auréolée d'élans romantiques d'égalité ou de tolérance nous fait confondre unité et confusion, distinction et séparation. En réalité, quand on confond, on finit par séparer. Quand on distingue, on se prépare à unir.

Dans les monastères il y a un cloître. Le cloître est l'expression d'une distinction, d'une identité différente, qui paradoxalement pousse à aller vers l'autre. Cette distinction du monde n'est pas une séparation du monde. Il est une condition de l'altérité et finalement d'un dialogue. Dans l'ordre de la nature, tout est « distingué ». Il y a de multiples espèces, de multiples règles de vie qui poussent... les poissons à nager et les oiseaux à voler... La nature n'est pas mondialiste. La nature distingue pour unir et rendre complémentaire.

Choisissons un exercice pratique pour notre été : Il y a quatre-vingt-deux abbayes en France. Il y a aussi de nombreux paysages différents de notre quotidien. Allons à la rencontre de la nature et de la vie monastique. Laissons-nous enseigner par la grâce propre qu'ils ont de nous parler d'un cœur sage, du temps long et de l'ordre de la création. Amen.